



Tigouliane Crédit Photo : Ernest Riva

Interview avec le Sociologue Ruraliste marocain Mohamed Mahdi,

Ex. professeur de sociologie Rurale à l'École Nationale d'agriculture de Meknès - Maroc





Tigouliane, 14 Février 2020

Interview Réalisée par Habib Ayeb, OSAE

Retranscription: Rabeb Ouni, OSAE.

Révision de retranscription : Anne Teulade.

Infographie : Meryem Khandid

Maison familiale Crédit Photo : Mahdi **-Habib:** On est aussi chez toi, pour toi c'est quoi ici? On est où ici pour toi?

- Med Mahdi: Ici c'est une maison familiale, c'est mon père qui l'a construite en 1953. C'est une maison en pisé. On venait ici toutes les vacances d'été, à l'époque on avait 3 mois de vacances. Après bien sûr quand on a grandi, les liens sociaux se sont, un petit peu, rompus avec le lieu mais mon père a toujours continué à y venir et donc à entretenir la maison; pour entretenir il faut habiter. C'est ainsi que cette maison a pu se conserver.

En fait, je n'ai pas totalement coupé les liens avec le pays parce qu'en 1979-1980 j'ai réalisé un mémoire de fin d'étude, qui s'appelait à l'époque DES (diplôme des études supérieures), sur la tribu. C'était une monographie, avec à la fois un peu d'histoire orale mais aussi de la sociologie de cette région. Ensuite je me suis engagé dans mes travaux universitaires, et j'ai donc un peu pris de la distance avec le « pays » parce que j'avais d'autres terrains sur lesquels j'ai travaillés, notamment les Rheraya, les nomades de l'oriental. Et puis, il y a une dizaine ou douzaine d'années, j'ai commencé à revenir au « pays », parce qu'on m'a dit qu'il y a des associations qui font des choses pour le « pays » etc. Je peux dire que moi aussi je fais partie de cette génération d'académiciens et d'universitaires originaires de certaines régions qui veulent faire des choses pour leurs « pays » d'origine.

Et c'est comme ça que j'ai commencé à revenir doucement, ayant moi-même une autre étiquette puisque je suis aussi membre d'une association très connue au Maroc, l'association «Targa-AIDE» dans laquelle AIDE est l'acronyme de « Association Interdisciplinaire pour l'Environnement et le Développement ». Nous avons beaucoup travaillé pas très loin d'ici à l'Ouneine. L'Ouneine est un endroit où le travail avec les populations, le travail de développement, en fait c'était de la « recherche action », a été initiée par feu Paul Pascon. C'est lui qui a initié ce genre d'activité que nous avons, tout un groupe d'amis, d'enseignants, je peux citer Mohamed Tozy, Abdessalam Dahman, Aziz Iraqui, Mohamed Tamim-: nous avons continué à travailler dans le même sens. C'était donc plus ou moins facile pour moi de revenir parce que j'ai quand même acquis une petite expérience de travail avec les populations, que ce soit à l'Ouneine et aussi dans le nord du Maroc dans les pays des Jbelas. C'est comme ça que j'ai commencé à essayer de travailler ici à la faveur d'associations qui existent déjà.

C'est de cette façon que j'ai fait mon retour au « pays » et du coup j'ai fait aussi un retour vers cette maison, que mon père a conservée, il a conservé la structure qui est en pisé, les toits en bois. Nous, (les frères et sœurs) nous avons



Maison familiale Crédit Photo : Mahdi



Visite de l'équipe de l'OSEA Crédit Photo : Ayman

juste amélioré pour y mettre un minimum de confort. Et depuis, j'ai rêvé que cette maison soit une maison de la famille, des amis, des universitaires et des chercheurs. Et c'est comme ça qu'on accueille, et que j'ai accueilli jusqu'à présent plusieurs étudiants qui veulent faire leurs stages ou leurs mémoires de fin d'études, et c'est aussi comme ça que j'ai le grand plaisir d'accueillir OSAE pour ce voyage d'études qui, j'espère, va être très instructif pour vous.

-Habib: C'est l'évidence même que ça sera très instructif, Mohamed, tu as utilisé beaucoup le terme Tribu, pour des tunisiens de ma génération au moins et même pour les plus jeunes, le mot tribu avait quasiment disparu de notre vocabulaire, vu que les choix politiques ne sont pas pris dans la même direction sur cette question précise. Quand tu parles de ta tribu, est ce que tu peux nous en donner la nuance personnelle presque affective mais la question est aussi au sociologue; c'est quoi la tribu?

-Med Mahdi: Je veux juste dire quelque chose par rapport à la Tunisie, je l'ai quand même pas mal fréquentée grâce à toi mais aussi à d'autres copains. Si la tribu a disparu du vocabulaire, je ne pense pas qu'elle ait disparue de la réalité. On l'a vue autour de l'organisation de l'eau, les associations des irrigants organisée sur une base tribale, par

exemple. Chez nous, je peux dire que la tribu, ce sont des gens qui se reconnaissent une ethnicité, qui ont une origine commune, même si ce n'est pas toujours réel, et c'est même très souvent fictif, mais qui se reconnaissent dans un nom, par exemple ici c'est «Irquiten», qui n'est pas un nom de personne, c'est tout simplement un mot qui vient de «tirquit» qui signifie la braise, c'est par rapport à leur caractère un peu belliqueux. Ce sont donc des gens qui se reconnaissent dans ce nom. Mais si on regarde en profondeur, il n'y a aucun lien généalogique qui les lie. Pour trouver le lien généalogique il faut vraiment descendre vers le lignage ou vers le douar, c'est là où on peut trouver des liens de sang qui lient les personnes.

Mais c'est un sentiment d'appartenance qui fait que ces personnes se reconnaissent et qu'ils sont prêts à se solidariser. Avant c'était pour des questions militaires, mais maintenant ils se solidarisent, par exemple, pour construire la route goudronnée que vous avez prise depuis Taroudant jusqu'ici. Les gens d'Erguita ont participé à hauteur de presque le 1/3 du budget, qui était colossal. Et là, je retrouve le sens de la tribu qui est une réalité qui permet à des gens de se mobiliser, une réalité mobilisatrice. Je limiterai la tribu à ça, c'est-à-dire une collectivité dont les membres se reconnaissent dans un nom, une ethnicité, une certaine histoire. Du moment qu'ils peuvent



De bas en haut : Douars Tigouliane, Tagadirt, Tamadghost ; ils ne relèvent pas du même leff malgré la proximité géographique Crédit Photo : Ernest Riva se mobiliser pour une raison ou une autre, pour moi il y a la tribu. Que ce soit pour une raison politique ou que ce soit par un intérêt économique ou pour le développement, la réalité tribale continue à exister dans ce senslà.

-Habib: Est-ce que la tribu en tant qu'unité, peut être un acteur ou un élément de développement?

-Med Mahdi: Quand il y a des enjeux au niveau de la tribu, par exemple, la route, qui va concerner tout le monde, oui là vous pouvez mobiliser toute la tribu, parce que tout le monde a intérêt à ce que cette route arrive et desserve tout le monde. Quand il y a l'intérêt politique, s'il y a un parti politique ou un groupe qui arrive à mobiliser les gens de la tribu, effectivement oui la tribu va exister. Autrement, les gens sont dans des unités un peu plus réelles, comme le douar. La vraie mobilisation actuellement c'est au niveau du douar qu'on la trouve, le douar qui est une réalité "socio-territoriale et économique, qui permet encore l'existence de certaines formes de solidarité autour de la gestion de l'eau, des parcours, des lieux de cultes, comme la mosquée.

Maintenant, il y a les associations qui prennent un peu le relais, et qui essaient de continuer à travailler pour le développement de leurs communautés/ douars. C'est là où il y a encore vraiment, on peut dire, l'esprit tribal ou le tribalisme, c'est-à-dire, le fait d'agir par rapport à une appartenance, agir par rapport au fait que vous constituez une communauté, que vous avez des liens et que vous avez des intérêts communs.

-Habib: Pour ton espace, c'est ici où tu as grandi, si j'ai bien appris ma leçon au bout de deux jours de visites et puis des lectures quand même, je connais ce que tu as fait sur plusieurs années. Est-ce que ça serait juste de dire que ta tribu est organisée autour de l'eau comme propriété commune// bien commun?

-Med Mahdi: Non en fait on ne peut pas dire ça parce que l'eau est organisée à des niveaux infra fraction même; ce qui peut être encore réel pour la fraction, c'est la gestion des parcours. Mais la réalité tribale n'a plus une existence politique comme avant. Tout à l'heure tu as vu que j'ai expliqué à certains membres de OSAE comment auparavant cette réalité tribale d'Erquita a été, elle-même divisée en groupes, en « leff » comme on les appelle ici, qui sont des groupes qui forment des groupe d'alliance, qui se divisent la vie politique. Ce qui veut dire que tout le monde n'appartenait pas à la même alliance, ou équipe, comme on dit aujourd'hui pour les supporters. Donc la tribu était divisée en deux selon l'appartenance des uns et des autres



Bassin du Douar Crédit Photo : Ernest Riva



Séguia bétonnée Crédit Photo : Ernest Riva

à telle ou telle alliance. Et la vie politique auparavant se passait entre deux « leff » ou alliances opposées. Cela a été étudié par Robert Montagne et Jacques Berque, etc.

On continue à avoir des petites réminiscences de cette organisation par « leff » dans certaines régions notamment dans le sud du Maroc. Ici, un peu moins, ca arrive parfois sur le ton de la rigolade ou la taquinerie mais c'est tout simplement pour rappeler des choses qui ont existé auparavant. C'est pour dire simplement que la tribu n'était pas une unité politique homogène, elle était traversée par des tensions entre groupes opposés et il y avait 2 groupes opposés Ayt Taguizoult et Ayt Tahoggat qui sont très connus, et dont les membres étaient très fiers de leurs appartenance. Et à chaque fois qu'il y a un conflit, tous les groupes qui font partie d'un « leff » viennent défendre l'individu ou le groupe qu'ils estiment être attaqué ou lésé dans ses droits. C'est une réalité assez complexe, qui ne veut pas dire que tout le monde était logé à la même enseigne, non ce n'est pas vrai, ce n'était pas très homogène, il y avait des tensions et des conflits. C'est ça qui explique un peu la vie politique d'ici à l'époque.

-Habib : Moi ce que je vois, ce qu'on peut appeler agriculture, les cultures, les saisons différentes etc. Tout est unifié par un réseau d'eau, parce qu'on est dans une région plutôt

aride ou il n'y a pas beaucoup de pluie, mais il y a la source d'eau qui est la source principale mais aussi quelques résurgences dans la montagne ou flot de montagne, le village étant adossé à la montagne, avec les changements qui ont eu lieu pendant les années 1980 et 1990, mais derrière il y a toujours eu des formes d'organisation sociale qui marchent plus ou moins bien autour de l'eau, On peut dire qu'il y a une gestion sociale de l'eau ? Est-ce qu'il y a une gestion tribale de l'eau ?

-Med Mahdi: Oui II y a une gestion tribale de l'eau mais qui se passe au niveau de l'unité « Douar » ou à la limite de deux douars. En tout cas, chez moi ici, comme vous avez vu nous sommes dans une vallée ou tous les douars -il y en a 6, sont tous adossés à la montagne, et ne se trouvent pas par hasard là; parce que la morphologie du terroir, comme on l'a bien lue avec les membres de l'OSAE, montre très bien que chaque douar se situe audessous d'une source d'eau ou bien 2 douars qui se partagent la même source, et donc toute l'organisation sociale, économique et cultuelle tourne autour de cette ressource de vie qu'est l'eau. L'eau est captée, il y a tout un système assez ingénieux pour drainer l'eau, pour la conduire jusqu'au bassin, Puis, arrivée au niveau du bassin, elle est stockée et puis partagée selon des parts d'eau qui sont bien connus et que certains connaisseurs et





Séguia bétonnée Crédit Photos : Ernest Riva

gardiens de la tradition essayent de maintenir jusqu'à aujourd'hui. Puis on conduit l'eau vers les champs, vers les parcelles et vers les carrés d'irrigation. Et ça continue à exister jusqu'à aujourd'hui. L'eau est une propriété privée qui est connue et reconnue qui peut être transmise aux descendants, héritée, vendue, et faire l'objet de toute sorte de transactions. Et donc toute la vie ici existe parce qu'il y a de l'eau. Tant qu'il y a de l'eau on va continuer à être là ... et tant que les gens du Douar veulent être là bien sûr, et ça on peut en parler, de ce rapport de tous ces gens qui vivent ailleurs, comme moi, et qui continuent à revenir;

On peut appeler ça une organisation tribale de l'eau, sauf qu'elle est organisée au niveau d'une unité sociale qui est le douar. Vraiment toute la vie économique, sociale et religieuse se déroule, en fait, au niveau du douar. Et c'est un ensemble de douars qui va former les fractions, et à partir de là, les fractions vont former la tribu.

Les divisions politiques dont j'ai parlé, c'est au niveau des fractions qu'elle se situent, pas au niveau des douars. Si on prend l'exemple de la tribu « Erguita » on va trouver qu'il y a une partie des fractions qui sont dans un camp, et une partie dans un autre camp, ils se divisent la vie politique. Mais à l'intérieur, la vie de tous les jours pour produire, ça tourne autour de l'eau d'irrigation.

Et les grands conflits qu'on a connus ici entre deux fractions, notre fraction et la fraction voisine, c'était autour de l'eau, et puisque notre fraction était très forte, elle a détourné la « seguia » de la fraction voisine et a laissé les gens mourir de soif. Tout ça pour montrer que l'eau était une ressource stratégique très importante, et pour gagner la guerre il faut tout simplement couper cette ressource vitale à l'adversaire. Donc, il a fallu des interventions des personnalités spirituelles et religieuses pour apaiser les esprits. Ce n'est pas une anecdote, c'est la réalité et ça continue à être perpétué par la tradition jusqu'aujourd'hui. On dit que cette personne « sainte » leurs a conseillé de commencer à avoir des relations matrimoniales et d'échanger les femmes, et c'est de cette façon que les choses se sont un peu calmées. Maintenant on vit dans des rapports très cordiaux avec les voisins. Ma mère et ma grand-mère sont originaire de la fraction en question. Pour revenir à la question de l'eau, effectivement c'est au niveau des douars que ça se joue.

-Habib: Tu as grandi dans ce douar?

-Med Mahdi: justement, je n'ai pas grandi dans ce douar, mon père était parti d'ici en 1942, exactement avec le débarquement des américains à Casablanca, et moi je suis né en 1953. Je suis né et ai grandi à Casablanca, mais je revenais ici très souvent, pendant



les vacances scolaires quand on était petits, c'était alors trois mois de vacances. Je me rappelle que mon père achetait les billets, bien à l'avance, dans une société de transport avenue des FAR, tenue par des juifs, les « Sabbagh », qu'on connaissait très bien parce que mon père était fleuriste, ils lui laissaient les toutes premières places, et dès le lendemain il nous mettait tous avec ma mère dans le car. on venait ici et on restait 3 mois. J'ai expliqué tout à l'heure aux membres de l'OSAE comment j'essayais d'imiter les gosses d'ici en jetant mes sandales et marchant pieds nus sur les épines et sur les pierres. C'est comme ça que j'ai beaucoup appris avec les enfants du Douar.

-Habib : Est-ce que c'est comme ça que tu es devenu sociologue ?

-Med Mahdi: je ne pense pas, mais j'avais une sensibilité à écouter les vieux. Mon oncle était « moquaddam », à l'époque, un « moquaddam » avait une certaine notoriété et tous les gens défilaient chez lui, et j'étais là, à m'assoir et à écouter toutes les histoires qu'ils se racontaient sur la tribu. Et ça, je peux dire que ça m'a donné l'envie de faire de l'histoire de la tribu, peut-être pas l'histoire mais un travail sur la tribu. Tu sais très bien que j'ai fait des études de sciences politiques, mais j'ai quand même fait un travail de sociologie pour mon DES. Il est ce qu'il est mais c'est un travail

de sociologie. Et ce travail est devenu un petit document auquel se réfèrent beaucoup de lecteurs que je connais et qui sont un peu de partout et ça me fait énormément plaisir; je remercie beaucoup l'IRCAM parce que je ne sais pas où est-ce qu'ils l'ont trouvé, puisque moi, je n'avais pas le courage de publier ce travail à l'époque. Mais eux ils l'ont retrouvé et l'ont publié et ont rendu service à beaucoup de gens qui le lisent avec beaucoup de plaisir, moi aussi quand je le relis je redécouvre des choses puisque ça date de 1983.

-Habib: C'est une question qui m'intéresse beaucoup au niveau intellectuel et même personnel, et encore une fois ce n'est pas de la flatterie, je connais le sociologue que tu es, tu es cité pas seulement dans cet exemple, pour tout ce qui est sociologie rurale, tu reviens très souvent dès qu'on parle du Maroc bien sûr, mais aussi des tribus, des relations entre sociétés et territoires ainsi de suite. Je m'intéresse à comprendre comment le gamin d'ici, même s'il a grandi à Casablanca (mais quand même tu ne descends pas de la grande bourgeoisie, tu nous as dit que ton père était fleuriste), comment ce gamin est devenu le sociologue que tout le monde connait qui s'appelle Professeur Mohamed Mahdi?

-Med Mahdi: Je ne t'ai pas dit en fait que mon père était berger à la base, et je n'ai jamais compris comment est-ce qu'un berger

Maisons du lignage Ait Mahdi Crédit Photo : Ernest Riva peut devenir fleuriste. Bien sûr il a bien appris le métier et il a toujours remercié du fond du cœur les français qui tenaient la compagnie « Vita fleurs » qui lui ont appris ce métier. Il est allé jusqu'à décorer les trains de Hassan II à l'époque, ce qu'il considérait comme un exploit dans sa vie. Et je me suis toujours posé la question comment il arrive à créer ces bouquets et ces couronnes.

En ce qui concerne la question de savoir comment on devient sociologue, je dirai que ce sont toujours des histoires, des biographies personnelles. Il y a toute une histoire à raconter là-dessus, le fait que j'ai grandi dans un quartier de Casablanca, qui s'appelle « Derb Fogara » dont on est trop, trop fier.« Fogara » ça ne veut pas dire les pauvres mais plutôt les mystiques, les pieux, c'était une appellation comme plein d'autres quartiers mitoyens comme « chorfa » « tolba » etc. Mais on est très fiers de dire qu'on est « fogara » c'est-à-dire les gens pauvres même si on n'était pas très pauvres, mais on était pas riche non plus. On avait de quoi vivre, on était « mastourin ». Je me souviens qu'à l'époque, quand tu mangeais à ta faim, tu étais déjà riche.

Alors il y a tout un tas de circonstances autour de cette histoire. C'est d'abord la faculté de droit, c'est la rencontre de certains collègues et amis, j'en cite Mohamed Tozi, Hassan Rachik. C'est la rencontre aussi avec feu Paul Pascon qui nous a emmener la première fois, à Tazaroualt, en 1979 où on a réalisé les premières enquêtes avec lui. C'est le fait aussi que depuis 1975 on était membre dans un ciné-club, l'un des meilleurs du Maroc où on a beaucoup travaillé. Bien sûr on aimait beaucoup le cinéma, les critiques cinématographiques mais c'était aussi l'occasion pour faire des lectures en dehors de tout ce qui est juridique, parce que c'était plus du juridisme que des sciences politiques véritablement. Le fait aussi qu'on ait rencontré des enseignants magnifiques, feu Bruno Etienne.

Ce sont ces personnes, cet entourage et cette ambiance qui nous ont donné l'envie de faire des choses autres que le droit, et d'aller à la rencontre des sociétés pour essayer d'apprendre et de comprendre ce métier pour lequel on n'était pas préparé, on a tout appris dans les livres et sur le terrain. C'est pour ça qu'on est plus empiriste qu'autre chose, on a beaucoup travaillé sur le terrain, et petit à petit on a commencé notre initiation à la sociologie, j'ai réalisé ce premier travail sur Irquiten qui a été apprécié, qui n'a pas été rejeté en tout cas. Je l'ai réalisé dans une faculté de droit. Hassan Rachik a aussi fait un travail de sociologie sur les Zemmour, Tozy a rédigé un travail de sociologie politique. C'est comme ça que je suis rentré dans ce monde de la sociologie.

-Habib: Tu fais partie de ma génération, et nos pays ne sont pas très différents dans leur évolution. C'est une génération qui est très attirée -surtout pendant la jeunesse par des métiers « d'avenir » ou de « sécurité » comme par exemple l'ingénierie, la médecine, la pharmacie etc. et très peu de notre génération sont partis pour les sciences sociales. Je me suis posé déjà la question et maintenant je souhaite savoir, pourquoi, le jeune que tu étais, n'avait pas envie de sécuriser sa vie, d'avoir un diplôme d'ingénieur, on était sûr de pouvoir travailler à l'époque, ou un diplôme de médecin? Pourquoi ce diplôme d'études sociales qui ne promettait pas grande chose?

-Med Mahdi: D'abord comme j'ai dit, j'étais dans des études de sciences politiques qui promettaient beaucoup de choses, on pouvait faire des bonnes carrières au ministère de l'intérieur. Certains ont eu des bonnes carrières dans les affaires étrangères. Le problème de travail ne se posait même pas l'époque et sincèrement, j'étais peut-être un peu inconscient, je ne pensais même pas à travailler. C'était l'air du temps, on était dans une ambiance de l'éternel étudiant, on croyait qu'on allait rester tout le temps étudiant.

-Habib : et à l'époque aussi, c'était l'éternel étudiant du gauche.

-Med Mahdi: oui, j'étais un étudiant du gauche mais je n'étais jamais dans un mouvement de gauche, je n'ai jamais vraiment milité, mais, j'avais une sensibilité de gauche, j'étais pour le changement du pays, le changement de régime etc. Mais le problème de travail ne se posait pas, j'ai passé 3 ans à faire mon mémoire de DES, maintenant, les étudiants peuvent faire leurs thèses de doctorat en 3 ans. Peut-être que c'était de l'inconscience. Mais après, quand j'ai obtenu mon diplôme, j'ai intégré l'institut agronomique avant même de soutenir, et c'est parti comme ça, c'était une autre chance pour moi.

Parce que quand vous êtes recruté en tant que contractuel, et qu'on vous dit que votre travail consiste à aller enquêter sur les éleveurs dans le haut-Atlas, je ne pouvais pas demander mieux. Je ne pouvais pas rêver mieux que d'aller me promener dans le Haut Atlas avec un sac à dos et un carnet de notes. On m'a donné les moyens de faire ce que j'avais envie de faire. Ils m'ont juste poussé pour approfondir certaines connaissances et m'ont donné les moyens d'aller faire du terrain, c'était en fait ça mon travail, aller faire du terrain.

Donc j'ai passé beaucoup de temps dans les Rheraya avec les éleveurs de Rheraya et de l'Ourika à l'Oukaïmeden je passais tout le mois de la transhumance avec eux. Après je retournais dans les vallées et c'est ainsi qu'ont été réalisé plusieurs travaux celui de Abdallah Hammoudi et Hassan Rachik; Hammoudi a écrit « La victime et ses masques » et Hassan « Sacré et Sacrifice dans le haut Atlas marocain » et moi j'ai fait ma thèse sur les pasteurs de l'Atlas qui, encore une fois, a duré plusieurs années. Et c'est après que je suis allé travailler à l'école Nationale de l'agriculture en tant que professeur en 1987 jusqu'à il y a quelques mois quand j'ai pris ma retraite.

-Habib : La sociologie rurale était un choix ? Pourquoi pas la sociologie urbaine ?

-Med Mahdi: c'était un choix qui s'est imposé, tout d'abord parce que je suis venu ici faire une première monographie. La première fois que j'ai fait des enquêtes c'était à Tazaroualt, la première enquête de démographie avec des chercheurs qui travaillait à l'époque sur l'Émigration. Tazaroualt, comme tout le sud du Maroc et comme ici d'ailleurs, était à l'époque une zone d'émission d'émigrant. C'est l'université d'Amsterdam, qui avait des liens avec Feu Paul Pascon, qui est venue travailler sur les émigrés parce qu'il y avait beaucoup d'émigrés de la région qui étaient en Hollande, et donc dès le départ j'étais dans le milieu rural, c'était aussi un retour vers le pays etc.

-Habib : Paul Pascon, au-delà des relations personnelles, quelle est exactement ta relation avec lui ?

-Med Mahdi: Avant, c'était la relation d'un étudiant qui était impressionné par lui et qui était très heureux d'être à côté de lui pendant quelques jours. D'ailleurs je lui ai donné mon projet de recherche. Hassan en parle dans un de ses livres. Il le prend, le lit et il me dit en arabe -puisqu'il parlait très bien l'arabe « had chi aandek hchich » qui veut dire « c'est trop léger ». Imagine quand tu commences à peine et que quelqu'un te dit ça, si aujourd'hui on disait ça à un étudiant il serait cassé!

Mais moi j'ai bien pris ça, je me suis demandé ce que je pouvais faire de ça. A l'époque j'ai fait quelques lectures de Marcel Mauss, de Gurvitch et j'en étais très heureux et lui il te dit "Hchich".

Puis je suis allé le revoir dans son bureau, il m'a dit, d'accord tu veux faire un travail de recherche, tu vas rentrer chez toi et tu poses des questions genres, comment les gens mangent, comment ils appellent un tel outil, quand est-ce qu'ils labourent etc. Effectivement, il me poussait à faire un travail d'ethnographe, il me poussait à observer, à commencer par la base matérielle, par le substrat matériel, comme disait Mauss. Et

donc il me disait toujours qu'il faut absolument faire le maximum d'enquêtes pour connaitre la réalité, pour pouvoir théoriser par la suite et faire des montées en généralités comme on dit aujourd'hui.

C'était quelqu'un qui avait beaucoup de sensibilité, beaucoup d'amour pour les jeunes, qui voulait former les jeunes, c'était clair et net. Quand j'étais à l'institut, je n'étais pas avec lui, j'étais avec Hammoudi qui m'a recruté sur un projet appelé « Small ruminants project » qui était un projet d'un consortium d'universités américaines. J'y ai travaillé en tant que sociologue, d'ailleurs lui est parti à Berlin puis à Princeton et je suis resté à garder l'immeuble et les affaires, et franchement j'étais livré à moi-même. Heureusement qu'il y avait Paul Pascon qui était juste à côté. C'est difficile de dire que j'avais une relation avec lui mais j'étais dans son sillage. Il faisait des séminaires chaque début de mois où il invitait des universitaires marocains ou étrangers, et là, on voyageait entre les disciplines comme l'histoire, l'architecture etc. et tout était possible, on écoutait tout, il n'y avait pas que de la sociologie rurale on écoutait tout et c'était très formateur. Paul Pascon était dans cet esprit-là, et nous avons beaucoup appris de cette ouverture d'esprit et de cette possibilité de dire il y a toujours quelque chose à apprendre dans les autres disciplines. Je dirais peut-être que s'il était resté en vie, je ne serais jamais parti de l'institut agronomique ... il ne m'aurait jamais laissé partir.

-Habib : Est-ce que tu peux dire que tu es un élève de Paul Pascon ?

-Med Mahdi: Tout le monde me le dit parce qu'on l'a côtoyé, mais j'étais dans cet environnement avec Paul Pascon et Abdallah Hammoudi, et j'ai appris des deux je ne peux pas le nier, je ne peux nier les généalogies, il y a des filiations, et j'ai beaucoup appris de leurs manières de travailler et de se comporter. Je ne sais pas si j'étais leur élève ou pas, mais en tout cas, je suis passé par cette école, j'ai beaucoup appris d'eux. Avec Paul Pascon, c'était beaucoup de choses sur le rural, et sur les stages des étudiants surtout, même si je n'ai jamais participé avec eux, j'ai lu les documents pédagogiques qu'il a faits et j'étais responsable des stages pendant 7 ans à l'école nationale de l'agriculture. Ce sont des documents d'une grande richesse méthodologique, et il n'y a pas que moi qui le dit, il y aussi pas mal de chercheurs étrangers qui sont passés à l'IAV et qui étaient impressionnés par l'existence de ces manuels pédagogiques pour faire les stages. Ils existent jusqu'aujourd'hui. Il y a tout un travail qui se fait sur les archives de Paul Pascon et j'espère qu'un jour on va reprendre tous ces travaux parce qu'ils sont d'une richesse méthodologique incroyable. Même si les

gens ne peuvent plus, ou ne veulent plus, ou n'ont plus le temps, ou ont développé d'autres façons de voir la formation, ces documents-là restent des outils très utiles pour faire le travail du terrain. Il y en a 3 ou 4, un par niveau.

-Habib: à un autre niveau, tu avais une relation qui m'a semblé assez forte avec Mohamed Tozy, c'est quoi cette rencontre? Vous vous êtes rencontrés dans la rue?

-Med Mahdi: Pratiquement oui, nous sommes des copains du quartier, on a joué au Football, on a animé le cinéclub, on a voyagé, on s'est même mariés à des copines, il y a beaucoup de choses qui nous unissent. Avec Hassan Rachik aussi. Nous avons fait énormément de choses ensemble, qui ne sont uniquement pas de l'ordre de l'académique, comme on dit, on a fait les 400 coups ensemble. Mohamed Tozy est quelqu'un dont l'amitié est indéfectible, c'est quelqu'un qui a le sens de l'amitié. Mais il faut savoir être avec lui parce qu'il est très délicat, il faut savoir ménager la relation. Mais c'est une personne qui aime les autres et cette amitié ne s'est jamais trahie jusqu'aujourd'hui, et ça continue, dans les limites de possible puisque chacun est pris par son quotidien, mais quand on se rencontre c'est comme si on vient tout juste de se séparer hier. Je peux dire aussi qu'il m'a beaucoup aidé, par exemple, je n'ai pas voulu publier les Pasteurs du Haut-Atlas mais il a insisté pour que ça soit publié.

Il m'a poussé à le faire. J'ai eu toujours peur de publier, mais lui m'a poussé à le faire, il m'a aidé à franchir une barrière psychologique qui m'a empêché à aller vers le grand public. D'ailleurs je ne sais pas comment j'ai fait pour te parler de tout ça devant la caméra parce que c'est assez difficile pour moi.

-Habib: je te remercie beaucoup, une dernière question un peu personnelle, je me rappelle j'étais très impressionné par une communication ensuite j'ai lu le papier, ou tu as interrogé le paysan à travers Ibn Khaldoun et Ibn Khaldoun à travers le paysan, Tu es Khaldounien?

-Med Mahdi: je vais mentir si je dis oui, j'ai lu un peu Ibn Khaldoun comme tout le monde, je reviens à Ibn Khaldoun quand j'en ai besoin.

-Habib: En quoi est-il utile pour toi? En quoi on peut encore appeler Ibn Khaldoun au secours?

-Med Mahdi: Pour moi c'est sur cette question des paysans et des paysanneries qu'il m'a beaucoup aidé, avec ses définitions de bédouins. Je n'ai pas vraiment trouvé l'équivalent du mot paysan en arabe donc il a fallu courir autour de plusieurs notions qui existent chez Ibn Khaldoun qui a distingué entre les gens qui cultivent les céréales, ceux qui font l'élevage, Al Qiam Ala Al Anaam, et

ceux qui font l'arboriculture, « Al ghirassa » comme il le dit. Tout ceci aide à s'approcher vraiment de cette notion de paysan qui est très difficile à cerner dans l'époque actuelle. Je n'ai pas su comment la définir dans un contexte où on voit les espaces où les paysans vivent, sont très largement ouverts. Les paysans ne vivent plus uniquement dans leurs terroirs, ils sont connectés avec plusieurs milieux, ils vivent de plus en plus en relation avec la ville où ils commercialisent leurs produits, par exemple.

Toutes les définitions ne correspondent plus à cette réalité paysanne qui est était définie aussi bien par Ibn Khaldoun que par Mendras et toute l'école française de sociologie. Donc il a fallu inventer autre chose, j'ai commencé même à parler de "citoyens des campagnes". Vous avez vu les habitants d'ici, ils sont obligés à passer au moins 3 jours à Taroudant parce qu'ils sont obligés d'y aller travailler et ramener 250 ou 300 dirhams. Ils ne peuvent pas vivre uniquement des activités qui définissaient la paysannerie et du travail d'un paysan. C'est très difficile de dire que le paysan est celui qui vit de la terre et qui est ancré dans un espace. Cette notion d'ancrage dans un lieu est très difficile à définir. Moi aussi je suis ancré dans ce lieu par un moment. Je sais que je suis d'ici, mais je ne suis ni paysan ni agriculteur.

Mais j'ai une forte relation avec ce lieu, comme tous les autres qui ont peut-être une relation plus forte encore avec ce lieu, mais en même temps, ils sont obligés à aller travailler ailleurs pour ramener un peu d'argent parce que le travail de paysan ne fait plus vivre le paysan, et s'ils comptent uniquement sur le travail de la terre et de l'élevage, ils ne pourront pas vivre. Et ceci devient un peu plus grave maintenant qu'on sait que les agriculteurs quand ils arrivent à produire ils n'arrivent plus à vendre leurs produits, ou les vendent à bas prix ou pire, ils ne vendent quasiment plus parce que personne ne va acheter chez eux. Les conditions des paysans se sont beaucoup détériorées.

-Habib : Il y a encore des paysans au Maroc ?

-Med Mahdi: Du moment qu'il y a des gens qui sont attachés à un espace, à un pays, oui. Dans le mot paysan il y a « pays », donc c'est le fait d'appartenir à un pays, de vivre dans ce pays, c'est le fait de travailler dans ce pays, bien sûr on peut dire qu'il y a des paysans. Mais ce sont des paysans d'une autre nature, un paysan qui est là, mais qui est ailleurs aussi. Vous avez rencontré le monsieur tout à l'heure qui est à la retraite et qui était en Tunisie, c'est à toi de me dire s'il est paysan ou pas. Il a passé une bonne partie de sa vie en Tunisie tout en entretenant sa maison et sa famille etc. Mais c'est grâce à son travail en Tunisie qu'il a pu entretenir sa maison, ses terrains et sa part de l'eau. Maintenant il est revenu, il a



Anciennes et nouvelles maisons, signes d'attachement au pays Crédit Photo : Ernest Riva repris ses activités de paysan.

On a parlé de l'agroécologie hier et des gens qui sont retournés de la France et qui se sont mis à faire de l'agriculture, est-ce qu'ils sont des paysans ? ou des émigrés de retour ? Tu vois il y a une marge de nomenclatures et ces statuts ne sont pas figés. C'est très difficile de les mettre dans une case. C'est pour ça qu'il faut toujours étudier les cas à mon avis. Ici, nous avons 150 maisons, c'est difficile de les classer. Tout à l'heure, celui qui a mangé avec nous, pour moi c'est un paysan, il est là, il n'a jamais bougé d'ici, il ne connait pas un mot de l'arabe mais il ne vit pas de l'agriculture toute seule. Il a des enfants qui sont en France et d'autres à Casa qui sont à Casablanca qui lui envoient pas mal d'argent chaque mois.

-Habib: Est-ce que cette évolution de l'agriculture paysanne, qui fait que le paysan n'est plus celui qui vit -pour la plus grande partie du mois, de la terre? Est-ce que c'est une fatalité? ou est-ce que c'est le prix de développement qu'on paie comme certains le disent? Est-ce qu'une autre politique agricole aurait pu maintenir le paysan tel qu'on le connaissait et tel qu'on le définissait il y a 30 ou 40 ans?

-Med Mahdi: Ceci ne peut être qu'une vision un peu nostalgique parce que les choses sont en train d'évoluer. Ce qu'on remarque actuellement, ceux qu'on peut encore appeler un paysan, ils mettent leurs enfants dans des écoles, ils veulent que leurs enfants réussissent. Si vous posez cette question dans n'importe quel questionnaire dans n'importe quelle région du Maroc, elle est simple : « est ce que vous voulez que vos enfants soient aussi des agriculteurs ou éleveurs?» vous aurez 95% ou plus de gens qui vont dire "non, on souhaite qu'ils aient une vie meilleure que la nôtre, on souhaite qu'ils aient une fonction!" C'est très souvent ainsi, c'est le fait de devenir fonctionnaire qu'ils souhaitent le plus. Parce qu'être fonctionnaire c'est avoir un salaire sûr. C'est très rare que j'ai entendu les gens me dire qu'ils souhaitent que leurs enfants soient comme eux. C'est pour ça que j'ai dit qu'il y a des évolutions qui sont irréversibles.

Maintenant, ce qu'on constate aussi, c'est qu'il y a pas mal de jeunes, qui ont fait une bonne expérience à l'étranger ou dans une grande ville marocaine soit pour les études ou le travail, et qui sont revenus chez eux pour s'installer en agriculture. Mais ce qu'ils souhaitent, c'est de faire l'agriculture autrement que leurs parents. C'est-à-dire de faire l'agriculture moderne avec des équipements, leurs voitures pour se déplacer, leurs casquettes, leurs téléphones portables etc. C'est le modèle qu'on a vu se développer dans des régions comme Saïss. Ils disent qu'ils ont parcouru le monde, maintenant ils ont 38 ans voire 40 ans, ils





Modèle de projet pilier 1 Crédit Photos : Habib Ayeb

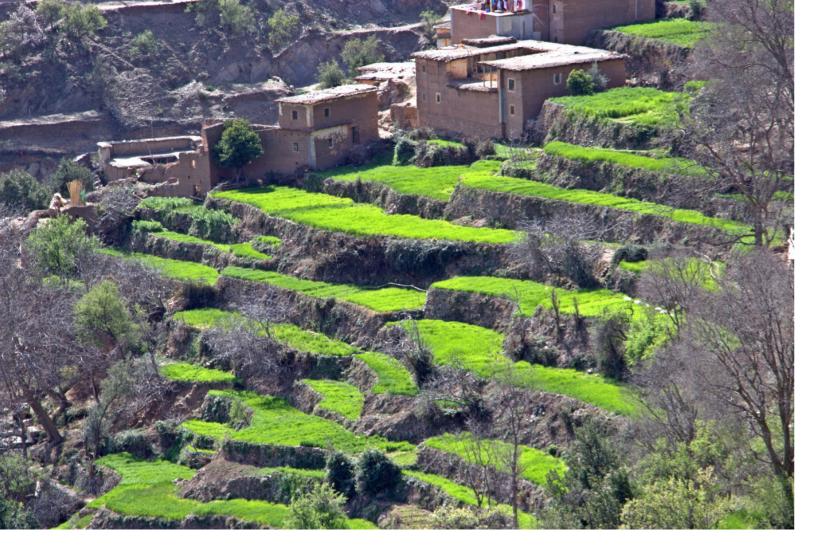
rentrent chez eux, ils prennent leurs parts de la terre et ils commencent à la travailler mais pas comme leurs parents, ils vont installer des systèmes d'irrigations, ils vont demander des subventions de l'état puisqu'il y a le Plan Maroc Vert et ils réintègrent l'agriculture mais d'une autre façon. Ce ne sont pas des cas uniques, il y en a plusieurs et je soupçonne que l'état aurait compris ça. Dernièrement, il y a des crédits qui sont lancés pour les jeunes qui veulent se lancer dans des projets agricoles ou touristiques dans le milieu rural. Il y a à peu près de 2 milliards de dirhams qui sont mis à leurs dispositions et une grande partie sera allouée à ces jeunes qui veulent s'installer. Voilà un peu comment les évolutions sont irréversibles et d'autres qui donnent espoir, pour que des formes d'agriculture - je ne dirais pas de paysannerie- à dimensions humaines puissent continuer à exister. Ce qui peut la possibilité à de tels milieux de continuer de vivre.

-Habib: J'ai envie de repartir sur une échelle plus large et après on reviendra à ce phénomène qui pourrait être une alternative. Ma question est pour le sociologue marocain observateur, dans quel état est l'agriculture marocaine aujourd'hui? Et tout le secteur agricole marocain? Et on quoi les politiques ont failli ou non et s'il y a des faillites quelque part, de quelles natures seront-elles?

-Med Mahdi: Effectivement on peut dire qu'au Maroc, depuis le lancement de cette stratégie qu'on appelle le Plan Maroc Vert, et dont l'importance ne consiste pas uniquement dans sa philosophie -qui peut être aussi discutable, mais aussi dans le fait que pour la première fois on a une stratégie qui dispose des moyens pour sa mise en œuvre. Et dans cette mise en œuvre, on voit qu'il y a le développement de deux secteurs, l'un qui concerne justement cette paysannerie dont on a parlé toute à l'heure, d'ailleurs dans le PMV on ne parle ni paysannerie ni agriculteur, mais plutôt d'agriculture solidaire, c'est-àdire mettre un peu d'argent pour développer certains projets pour ce type d'agriculture. Et de l'autre côté, tout un secteur très mécanisé et développé qui tourne autour de l'export et qui absorbe à peu près 90% du budget total du PMV.

Jusqu'à présent, il n'y a pas de vraie évaluation du PMV, mais en travaillant sur le milieu rural et en allant voir les projets qui ont été développés dans le pilier 1 autour des grandes fermes qui appartenaient à l'époque à l'État et qu'on a concédées à de grands groupes ou à particuliers qui ont monté des sociétés, j'ai pu faire quelques observations.

Bien sûr qu'il y a une évolution au niveau de la production dans tous les secteurs, mais par contre il y a encore des problèmes au niveau



de la commercialisation. Par exemple, l'année dernière, le secteur des agrumes a connu une crise sévère, la mandarine se vendait à 50 centimes ou 1 dirham le kilo, c'était un résultat catastrophique de la surproduction. Cette production était non planifiée, non suivie et non accompagnée par des perspectives de commercialisation notamment à l'étranger.

Deuxièmement, cette nouvelle agriculture très développée et mécanisée est très consommatrice d'eau, de pesticides, des engrais chimiques etc. Et personne n'a mesuré ou calculé l'impact environnemental de cette agriculture. Il n'y a toujours pas de chiffres, mais on estime que sur ces deux aspects, il y a de vrais problèmes. La réussite au niveau de la production ou même de la productivité, n'a pas été compensée ou suivie par une réussite au niveau de la commercialisation et surtout au niveau de l'impact environnemental. Je ne veux pas parler de l'impact social, parce que là aussi on n'a pas idée, on ne sait pas exactement ce que cette agriculture a créé comme emploi. Mais on sait qu'à côté de chacune de ces fermes, il y a des douars qui sont devenus des pourvoyeurs de main d'œuvre, qui se sont transformés en usines de main d'œuvre mises à la disposition de ces fermes. Les fermes se font concurrence pour fidéliser ces douars.

Mais tout ce que je dis provient de

l'observation, ce que j'ai pu relever à la faveur de sortie sur le terrain et des visites guidées avec des groupes et des étudiants. Mais rien de systématique n'a été fait.

Maintenant pour le pilier 2, on ne va pastrès loin, non plus. Juste ici dans le Doaur par exemple. Nous avons un projet d'agriculture solidaire, nous avons planté à peu près 25000 arbres rien que dans ce douar, mais il y a d'autres douars qui ont bénéficié aussi. Nous avons bénéficié d'une route, tout cela est louable. Mais sur le plan de l'efficience, vous avez vu que la route est très mal faite dans quelques endroits à cause du mauvais travail de l'entreprise, qui n'est pas bien suivis; donc il en résulte des pertes. Idem pour l'arboriculture, je ne pense pas que les plantations seront réussies à 100 %. Les agriculteurs n'ont pas la possibilité de changer tout leur système. Heureusement qu'ils ne rentrent pas dans la reconversion, puisque dans ces projets on demande de faire justement de la reconversion des céréales vers l'arboriculture. Dans la majorité des cas vous allez voir que les agriculteurs vont planter tout autour de la parcelle et non pas à l'intérieur pour continuer à faire les céréales, Je dirais tant mieux.

Aussi le grand problème ici comme partout d'ailleurs c'est l'eau. Il n'y a pas assez d'eau, vous pouvez voir qu'il y avait plusieurs expériences où les agriculteurs aménagent des petits

Cultures en terrasses du Douar voisin : Taourmat



Les agriculteurs continuent à cultiver des céréales

Crédit Photo : Ernest Riva

Le grand problème ici comme partout d'ailleurs c'est l'eau *Crédit Photos : Ernest Riva*



bassins pour irriguer quelques arbres et c'est vraiment des formes d'agriculture qu'on est en train de développer ici pour lutter contre les effets de la sécheresse. De ce côté-là aussi, on n'a pas une évaluation pour nous montrer le résultat de l'investissement de cet argent dans ces projets pilier 2. Là encore, nous n'avons que des données de l'observation. On n'a toujours pas de résultats mêmes si ceci a été promis pour le dernier salon de l'agriculture, mais nous n'avons rien vu et nous continuons toujours à attendre.

-Habib: L'eau, ça a commencé depuis les politiques de l'eau depuis très longtemps et à chaque fois dans la même direction avec de plus en plus d'utilisation d'eau sans parler de l'ère coloniale. Après il y a eu le projet de Hassan II de 1 million d'hectares, et maintenant je pense qu'il y a plus qu'un million et demi d'hectares si mes sources sont bonnes.

-Med Mahdi: effectivement, on est à 2 millions d'hectares d'irrigué, le problème aussi avec le PMV est l'encouragement par le biais des subventions des creusements et les forages des puits et les mises en place de ces grands bassins en géo membrane avec des capacités énormes en milliers de mètres cubes.

-Habib: et où est ce qu'on va avec ça?





-Med Mahdi: Justement, à chaque fois qu'on pose la question on nous répond cette année on n'a pas assez d'eau et donc la solution est d'aller encore creuser et faire d'autres forages, mais je pense qu'un jour ça va clacher parce qu'aux alentours il y a des paysans, et très souvent il y a une concurrence dure sur l'eau et ces petits agriculteurs avec leurs petites ou moyennes exploitations ne pourront plus survivre. Je me demande parfois même jusqu'à quand ces grandes exploitations vont encore survire. Maintenant on commence à trouver des solutions, par exemple dans le Saïss, il y a tout un barrage qui a été mis en place pour pouvoir utiliser l'eau pour irriguer cette plaine qui produit beaucoup de pommes de terre, d'oignions, de fruits et de légumes. Voilà, il y a parfois des solutions mais les solutions n'existent pas partout.

-Habib: c'est une solution provisoire, car on n'augmente pas l'eau dans le barrage.

-Med Mahdi: Non bien sûr on ne fabrique pas l'eau, ce qu'on fait c'est que là où il y a la possibilité de collecter l'eau, on la collecte dans des barrages. L'eau des crues ou l'eau qui se perd et qui va ailleurs. Là on peut la capter, on la capte.

-Habib: je crois avoir lu que le Maroc a dépassé les 120% d'utilisation de ses ressources hydrauliques. -Med Mahdi: je n'ai pas vraiment les chiffres exacts, mais dans certaines régions on commence à utiliser même l'eau qu'on considère comme de l'eau stratégique. Et ça, ce n'est pas moi qui le dis mais plutôt les rapports d'études effectuées par notamment la banque mondiale, et quand la banque mondiale devient critique par rapport à ce qui est en train de se faire c'est un peu la fin du monde. Dans des régions comme Boudnib, des fermes de 1000 hectares pour cultiver des palmiers dattiers vont aller chercher cette eau très profondément.

-Habib: Je vais poser une question un peu particulière, j'espère que tu me le permettras. Si demain, Mohamed Mahdi est nommé Ministre d'agriculture, responsable des ressources hydrauliques, quelle serait votre première décision?

-Med Mahdi : Ceci ne va pas se passer, on ne va même pas me nommer secrétaire de l'École Nationale de l'Agriculture.

-Habib: A ton avis pourquoi? Est-il parce que tu as un regard trop critique sur ces questions?

-Med Mahdi: Sur le plan de l'équité, je trouve parfois qu'on fait un peu trop, je trouve qu'on est en train de surproduire, ce qui est le cas des fermes qui se trouvent juste ici près

Nouvelles palmeraie

Crédit Photo: Mahdi

de Taroudant et que j'ai visitées avec mes étudiants l'année dernière.

Quand je vois qu'il y a des groupes qui viennent de je ne sais où, utiliser l'eau du marocain pour produire des choux de Bruxelles ou d'autres cultures que je ne reconnais même pas et qui sont bien sûr destinées à l'export puisqu'il y a un grand marché en Hollande ou dans d'autres pays qui sont friands de ces produits et qu'ils n'arrivent pas à les trouver dans des moments bien précis de l'année. Je suis un peu révolté. D'un autre côté, quand je réfléchis, je dis eux ils font ça, pourquoi pas nous ?

Donc pour moi il y a un problème d'équité sur tous les plans. Les réponses des politiques sont toujours simples. Ils disent qu'on a donné les terres aux petits exploitants et ceci nous a conduit à la faillite, bien sûr ils se référent ici aux réformes agraires parce qu'on a distribué entre 300000 et 350000 hectares aux petits paysans et aux anciens ouvriers agricoles et ça n'a pas marché. On ne peut pas s'attendre à une autre réforme agraire même si tu es nommé ministre tu ne peux pas demander une autre réforme agraire. Si tu discutes de cette iniquité dans l'accès à la terre, les gens vont t'accuser d'être socialiste attardé ou quelqu'un qui veut encore ramener le système communiste alors que le libéralisme a fait ses preuves! Des personnalités haut placés peuvent te sortir ce discours quand tu oses dire que les terres dans telle région sont en train d'être exploitées par un groupe des étrangers pour faire le développement de l'agriculture.

En ce moment, on parle de mobiliser 1 million d'hectares pour encourager l'investissement dans l'agriculture et quand on dit "investissement", c'est bien sûr ce sera réservé à ceux qui ont de l'argent à investir. Si j'étais ministre je ne sais pas si j'aurais la possibilité d'arrêter ce genre de pratiques, parce que même un ministre ne peut pas stopper cette évolution. Les lobbies derrières ce genre de décision sont très forts et le pouvoir appartient à eux et c'est eux qui décident de tout ce qui concerne les politiques agricoles, qui décident de tout y compris du moment où ils doivent prendre de la terre, du moment où ils doivent la distribuer, et la manière de la distribuer, et à qui la distribuer.

-Habib: Nous avons fait du terrain ensemble dans la région de Meknès et en Tunisie, un des points sur lequel on a eu beaucoup d'accès, notamment au Maroc, c'est sur le travail agricole ou le salariat agricole. Quelle est la situation du salariat agricole? Parce qu'en fait avec le développement de l'agriculture intensive destinée à l'export on a vu l'apparition des douars autour de ces fermes avec des formes de fidélisation comme tu as dit tout à l'heure, est ce que c'est tout ce





Ouvriers et ouvrières dans le Sais Crédit Photo : Habib Ayeb



Bavardage avec un jeune ouvrier Crédit Photo : Habib Ayeb

qu'on peut espérer de cette masse de rural ?? Certains d'entre eux étaient paysans et sont encore en partie paysans, est ce que c'est un problème ou une chance pour certains ?

-Med Mahdi: Dans le contexte actuel avec le développement de l'agriculture intensive, que ce soit au niveau des grandes ou petites exploitations, il y a une demande accrue de la main d'œuvre salariée. La famille, dans une exploitation agricole familiale, ne suffit plus pour répondre à tous les besoins en travail d'une culture. On l'a observé avec la culture de l'oignion, même une petite exploitation familiale avec un ha doit recourir à la main d'œuvre salariée. La main d'œuvre salariée est là, elle n'est pas illimitée. Il y a aussi le fait que les demandes sont concentrées dans des moments précis de l'année.

Concernant les conditions de travail, on peut dire que c'est un travail très précaire. Les ouvriers agricoles travaillent à la journée, n'ont aucune forme de sécurité, le travail n'est pas assuré toute l'année non plus. Les ouvriers vivent dans la précarité et dans des conditions de travail très dures. Ils se lèvent très tôt le matin pour revenir chez eux très tard le soir.

En plus de tout ça, il y a de plus en plus de femmes qui travaillent, et quand on fait un premier travail de sociologie même très rapide sur ces femmes qui travaillent dans l'agriculture, on peut voir que leurs conditions de travail sont plus précaires encore. Ce sont des divorcées, des mères célibataires, des vielles femmes qui travaillent pour entretenir un mari invalide; C'est vraiment des conditions qui rappellent les conditions du XIXème siècle.

Pour le travail agricole, même s'il y a un tout petit peu d'espoir parce que les ouvriers et ouvrières gagnent un peu d'argent, à mon avis, ce n'est pas tout à fait ça, parce qu'il n'y a aucune législation qui les protège, parce qu'ils n'ont d'autres droits autres que celui de recevoir un salaire, et avec tout ça pour les femmes, il y le harcèlement sexuel, le viol etc. et ceci est très connu et tout le monde en parle.

Dans les grandes fermes, ils sont dans l'obligation de suivre des cahiers de charge, surtout pour les fermes qui ont obtenu des subventions de l'état, ils sont obligés à donner aux ouvriers tous leurs droits, mais ça aussi reste un peu opaque, on ne sait pas vraiment quelle est la part des travailleurs qui sont permanents, même si on peut le savoir parce que les permanents ont des papiers et des justificatifs, et les autres, d'après les législations on doit déclarer les travailleurs mêmes s'ils travaillent ne serait-ce qu'un jour.

L'ouvrier de tout à l'heure, travaille dans un

groupe très connu dans la région mais il ne peut pas dépasser les 6 mois, parce qu'audelà de 6 mois il doit être déclaré et devrait avoir tous ses droits. Et donc on joue avec la législation pour maintenir cette masse de main d'œuvre agricole dans la précarité. Il y a des avancées à faire pour que cette agriculture puisse avoir l'impact social qu'elle devrait avoir, c'est-à-dire donner du travail aux gens qui en ont besoin, les former, leurs donner des instructions etc. et je pense que c'est possible parce qu'ils sont généralement des gens qui ont un métier, qui ont de l'expérience mais qui n'ont pas de droit à part leurs droit aux salaires comme j'ai dit.

-Habib: C'est d'autant plus compliqué qu'on sait très bien que la précarité produit de la précarité en passant par la classe pauvreté, et on sait très bien que le Maroc est l'un des pays ou la pauvreté rurale est très élevée..

-Med Mahdi: effectivement oui, et ce n'est pas comme ça qu'on va essayer de la réduire, on ne peut la réduire à mon avis qu'en la contrôlant, et qu'en donnant aussi les droits à ces ouvriers. Jusqu'à présent, les ouvriers sont dans le « Maoukef » qui est une sorte de marché de travail où on va prendre la main d'œuvre au hasard donc ce n'est pas garanti, je pense même qu'il y a une sorte de mafia qui organise tout ça, parce que ce n'est pas un contact direct entre employeur

et employé, il y a des intermédiaires comme il y a des intermédiaires entre l'agriculteur et le consommateur. Il y a des intermédiaires qui contrôlent tout le processus qui négocient avec l'ouvrier et les employeurs, et ceci passe par des petites mafias bien organisées qui maintiennent les ouvriers dans cette précarité dont on a parlé. On peut se demander pourquoi les ouvriers ne sont pas organisés dans des syndicats, mais très souvent, ce sont des personnes analphabètes ce qui est le cœur du problème.

On trouve parfois des jeunes filles ou garçons qui ont un certain background scolaire qui viennent travailler dans ces exploitations, mais imagine-les travailler avec des gens qui n'ont ni respect pour les travailleurs, ni pour les femmes, je pense qu'ils souffrent doublement. Je me suis toujours posé la question pourquoi ces ouvriers ne sont pas organisés, parce qu'ils constituent une force, sans eux rien ne peut se faire. Est-ce qu'ils ne savent pas qu'ils ont ce pouvoir? Ou est ce qu'ils sont dans l'obligation de vendre leurs forces de travail qu'ils ne peuvent rien faire autrement ce qui est le cas de plusieurs entre eux. Ils sont "heureux" de pouvoir travailler 2 ou 3 jours par semaine. A mon avis, la situation est très dure, et les petits témoignages que j'ai entendus, surtout de la part des femmes, sont poignants, dans certains cas ces femmes sont obligées d'entretenir des gamins, soient



Les employeurs préfèrent les femmes pour leur sérieux et patience Crédit Photo : Habib Ayeb légitimes ou illégitimes mais aussi des maris impotents ou vieux.

-Habib: Il y a eu plusieurs travaux et publications justement sur ça, en général le salariat agricole informel non déclaré se constitue majoritairement des femmes

-Med Mahdi: justement parce que les employeurs préfèrent les femmes, elles résistent et sont patientes.

-Habib: Effectivement elles résistent, mais parfois les questions de la place sociale, de l'honneur et de la honte font qu'elles soient soumises à des choses dont elles ne peuvent même pas dénoncer.

-Med Mahdi : Oui, le harcèlement ou le viol carrément.

-Habib: On est vers la fin, j'ai voulu juste terminer sur ce point, tout à l'heure tu as parlé des tentatives de l'agroécologie, et on sait qu'un peu partout il y a des groupes ou des individus qui développent des discours sur la permaculture. Est-ce qu'on peut les envisager sérieusement comme des alternatives possibles ou est-ce que ça reste que des belles idées ?

-Med Mahdi: J'ai fait une petite enquête sur l'agroécologie dernièrement, c'était très

intéressant et fascinant et je me suis rapproché de cette philosophie que j'ai adorée. Surtout avec l'histoire de la « sobriété heureuse », et moi aussi je me suis très souvent posé la question de sa viabilité. Les défenseurs de cette agriculture disent qu'on peut vivre et nourrirle monde avec. Je suis un peu sceptique, quand je vois qu'eux-mêmes n'arrivent pas à s'en sortir. La conclusion tirée ce travail, c'est qu'on n'arrive pas à se suffire avec le travail agricole; ses adeptes sont obligés de faire à côté soit de l'hébergement, de l'accueil à la ferme, des activités de tourisme rural, donc ils doivent mettre les deux types d'activité en balance.

Je suis aussi sceptique par rapport à la production de la permaculture ou de l'agroécologie ou même de l'agriculture biologique par rapport au marché et aux débouchés. Dans un pays comme le Maroc où le taux de pauvreté est assez élevé, les gens n'ont pas les moyens de se permettre d'acheter ces produits biologiques, souvent chers. Même si on leurs explique la différence entre les deux, en termes d'utilisation des pesticides, ils vont quand même acheter le moins cher.

La clientèle de l'agroécologie depuis le début était un peu particulière, c'étaient les diplômâtes de Rabat, des universitaires et les gens qui ont de l'argent, qui ont peur d'avoir un cancer, qui ont une nouvelle conscience de la santé, chose qu'on ne peut pas trouver chez des gens qui n'ont même pas les notions de lecture et d'écriture. C'est ça qui me rend un peu sceptique par rapport à l'avenir de cette pratique agricole. Sauf, si on arrive à attirer une grande partie d'agriculteurs qui vont se lancer dans cette forme d'agriculture non conventionnelle et qui peuvent fournir dans les marchés des quantités énormes de produits qui deviennent concurrentiels par rapport aux autres, et à ce moment, on peut avoir le choix, et les gens peuvent en acheter facilement.

Mais maintenant, avec le différentiel de prix qui est très important et aussi la conscience agroécologique qui n'est pas la même chez tout le monde, cela va demander encore du temps. On voit dans les autres pays du monde aussi, les gens qui mangent mal ce sont les pauvres, qui sont obèses et en mauvaise santé mais pas les autres, parce que les autres peuvent choisir, ils ne vont manger des produits pleins de pesticides ou pleins de sucre. Il y a toujours une relation entre le niveau de vie et l'état de santé.

-Habib : Dernière question, les changements climatiques, sont-ils une menace sérieuse ? Est-ce que l'intellectuel que tu es, prend au sérieux cette question ?



Figuier de barbarie avant l'attaque de la cochenille Crédit Photo : Mahdi

-Med Mahdi: Je ne prends pas cette question en tant qu'intellectuel mais plutôt en tant que personne qui a connu cette région depuis que j'étais petit, et je vois qu'il y a une avancée de désert, c'est très clair et net. Vous tournez votre caméra, ce qu'on voit là-bas, était tout cultivé. Maintenant on ne cultive que la partie en haut, l'amont, parce qu'il n'y a plus assez d'eau pour irriguer tout le terrain. Avant tout était irrigué. Maintenant, il n'y a que le figuier de barbarie qui pousse, puisqu'on n'irrique plus. [N.D.A : Cette année la figue de barbarie a été décimée par la cochenille] Rien qu'ici, il y avait pas mal de petites sources d'eau, maintenant, elles n'existent plus. Les noyers sont en train de disparaitre, l'olivier qui n'a jamais pu résister ici, on est à 1400 mètres d'altitude, on peut aller jusqu'à 1500 mètres comme là on était tout à l'heure. L'olivier n'a jamais pu réussir ici, à cause de la neige, c'est un arbre à feuillage permanent, donc les branches peuvent se casser facilement. Mais depuis une vingtaine d'années, nous avons des oliviers. Donc je crois au changement, je le vois. Si on prend l'exemple de la pluviométrie, le bassin qu'on a visité tout à l'heure, je me rappelle qu'il était toujours plein à 5h30 ou 6h du matin, maintenant les gens ouvrent le bassin à 11h du matin.

-Habib : Il y a combien d'années entre les deux ?

-Med Mahdi: 35 ans à peu près, sur cette période les choses ont beaucoup changé. Pour moi les changements sont une réalité palpable.

-Habib: Si ton fils te demande un jour s'il pourrait s'installer ici et travailler dans l'agriculture, tu lui dis de laisser tomber ou tu lui souhaites la bonne chance?

-Med Mahdi: Franchement je n'ai pas de pouvoir ni sur ma fille ni sur mon fils, je sais qu'ils sont intelligents, ma fille a réussi à monter sa propre société à Paris, donc si un jour l'un ou l'autre a envie de faire ça, c'est qu'il aura de bonnes raisons de le faire, je l'encouragerai.

-Fayrouz : Est-ce que c'est à cause des changements climatiques que tu reviens à ce village et tu essaies avec les membres de la communauté à améliorer les conditions ici ?

-Med Mahdi: Non en fait, pas à cause des changements climatiques, revenir ici était un pur hasard, j'ai toujours travaillé dans le milieu rural et j'avais toujours eu l'envie de revenir chez moi juste pour les vacances. Mais pour le travail associatif, c'était un pur hasard. J'étais venu ici une fois avec une association française et c'est comme ça que j'étais appelé par les gens de mon douar et que j'ai vu qu'ils ont des associations comme j'ai expliqué au début. Mais il y avait beaucoup de circonstances et des conditions qui ont aidé. Les gens sont très accueillants et le terreau était fertile. C'est vrai qu'on l'a travaillé un peu. Et quand tu réussis la première action le reste vient naturellement. Mais franchement, ce ne sont pas les changements climatiques ni autre qui sont derrière mon retour ici

-Habib: Mohamed, deux mercis, le premier est pour ta confiance et ton amitié, j'espère que cet interview sera une prolongation de multiples échanges qu'on aurait ensemble publiquement ou seuls, et que ça serve aussi d'échanges avec les jeunes et les moins jeunes en Tunisie et ailleurs. Et un deuxième merci, aux noms de mes camarades de l'OSAE, on apprend des choses en étant ici, en observant



l'espace, le territoire. Mais sache qu'on prend ça comme un super cadeau. Merci beaucoup Mohamed Mahdi, Professeur de sociologie rurale à l'ENA Meknès.

-Med Mahdi : Vous êtes les bienvenus et je vous remercie beaucoup.



Pour entretenir, il faut habiter ...

Crédit Photo : Ernest Riva